

# Le Roi Mage

(conte de Noël oranais)

En ce temps-là, notre bonne ville d'Oran subissait de plein fouet les restrictions de la guerre.

Les Américains venaient de débarquer depuis six semaines mais le rationnement était sévère. La mobilisation avait éloigné la plupart des hommes valides du pays et la pauvreté s'était installée. Tout faisait défaut: pain, viande, légumes secs et verts, sucre, café, matières grasses, fruits, vêtements, savon, carburants, etc., même le tabac !

A quelques jours de Noël et en dépit des difficultés d'alors, les familles se préparaient à célébrer l'anniversaire de la naissance du Christ de manière éclatante: la confiance était revenue grâce à nos amis d'outre-Atlantique, et chacun sentait proche la fin de ce conflit qui embrasait l'Europe. A Saint-Eugène, grand faubourg populaire à majorité d'habitants d'origine espagnole, fervents dans leurs convictions religieuses, les magasins s'étaient revêtus de leur parure de fête. Aux restrictions, on opposait l'imagination: guirlandes et étoiles découpées dans des couvertures de vieux cahiers d'écoliers, lanternes vénitienes confectionnées avec des Calebasses colorées et lumignons de suif, crèches taillées dans des restes de carton, tresses de résineux toujours verts. Les confiseries traditionnelles - lointain souvenir -, se remplaçaient par des purées de dattes saupoudrées de cacao et de sucre de raisin; quelques oranges et mandarines égayaient les vitrines.

Ce matin-là, profitant des vacances scolaires, le petit Bébert jouait aux osselets sur la Place, avec trois de ses copains. C'était un enfant de huit ans, plutôt menu, aîné d'une nichée de cinq gosses, dont le plus jeune marchait à peine. Il était gentil et n'avait d'yeux que pour un "grand" de douze ans qui le prenait sous son aile à chaque bagarre des gamins du quartier contre ceux de Bel-Air, de l'Hippodrome, ou de Monté-Séco.

Il s'agissait de Manu, le fils de la spargatéra<sup>1</sup> de la rue Maupas, un gaillico<sup>2</sup> assez fier du duvet naissant sous son nez. Bébert sentit sa présence dans son dos. Au moment où il allait se retourner, Manu se baissa et lui souffla dans l'oreille:

- J'ai un truc formidable, viens ! ...

Le petit quitta aussitôt le jeu et suivit le grand, un peu à l'écart:

- Si tu veux faire ta crèche pour la Noël, je sais où on peut se procurer des tas de choses sans rien payer..:

<sup>1</sup>Marchande et quelquefois fabricante d'espadrilles.

<sup>2</sup>Petit coq de basse-cour; sorte de petit chef à cocoricos.

Viens m'attendre devant le Moulin à trois heures et on ira y faire un tour. Bébert était subjugué par ce "grand" et ses prétendus exploits féminins; il se serait jeté au feu pour lui. Un soleil bas entamait déjà sa descente quand nos deux acolytes s'accrochèrent "à la resquille" à la remorque du tramway en direction du centre ville. A la vue d'un contrôleur, peu avant le magasin de La Belle Oranaise, ils sautèrent sur le pavé sans trop de mal et filèrent dans le boulevard Séguin, vers la Place d'Armes.

- Mais où on va? s'écria Bébert, essoufflé, alors qu'ils passaient devant chez Storto.

- Ferme-la ! On va au Prisunic, au bout de la rue.

- C'est quoi, ça ? ...

- Comment ? T'y as jamais entendu parler du Prisunic? C'est un grand magasin où y'a de tout. Tu te sers, tu prends ce que tu veux et la vendeuse te fait un paquet quand tu payes.

- Mais... J'ai pas d'argent... et je veux rien acheter !

- Mais si t'y es malin, tu payes pas, tonto<sup>3</sup> !

- Tu payes pas ? Comment, ça...

- Ah, ferme-la et laisse-moi faire ! Tu verras...

Manu avait accéléré le pas et Bébert était presque obligé de trotter pour le suivre. Ils venaient de traverser la Place Villebois-Mareuil quand le grand empoigna la main du petit:

- On arrive... Tu fermes ta gueule, hein !

Bébert avala sa salive et écarquilla ses yeux dès l'entrée du grand magasin.

- Comme c'est beau ! ... murmura-t-il.

Manu resserra son étreinte et grogna:

- Chut ! Tais-toi !

Le gamin était émerveillé: tant d'étalages et de choses, les lumières, les couleurs, les jouets, les friandises, et ces vendeuses enfermées dans leurs enclos dorés ! Manu semblait naviguer à l'aise dans ce labyrinthe étincelant; il en avait certainement l'habitude. Il se dirigea vers le stand des garnitures de Noël et s'approcha du rayon des crèches. Il lâcha la main de Bébert et prit à l'étalage un tout petit sujet représentant un jeune berger juif avec un agneau sur ses épaules. Il fit mine d'admirer la figurine sous tous les angles et, l'air dépité, regarda à droite et à gauche; puis il avança son bras pour la remettre à l'étalage. C'est alors que, d'un geste bref, il l'escamota, la faisant sauter d'une main à l'autre pour l'enfourner prestement dans son manteau. La scène n'avait duré qu'un clin d'œil et Manu afficha un air plein de satisfaction.

<sup>3</sup>Couillon, idiot.

- Mais... chuchota Bébert, interloqué par ce tour de passe-passe. Le Grand lui reprit la main et susurra:

- Chut ! ... Le manège reprit quelques secondes plus tard devant les friandises, puis les babioles pour enfants, les mini jouets en celluloïd, puis de nouveau devant les personnages des crèches. De temps à autre, Manu refilait un objet à Bébert, qui le planquait dans l'une de ses poches. Le dernier représentait Balthazar, le noir africain des Rois Mages. Le gamin, ne sachant pas où le caser, le garda serré dans sa main gauche. Dix minutes à peine venaient de s'écouler depuis qu'ils avaient pénétré dans le magasin, quand Manu ordonna:

- Basta ! On fout le camp ! Et aussitôt il prit la direction de la sortie, entraînant son petit copain. C'est à cet instant précis que celui-ci sentit une main de fer s'abattre sur son épaule et la serrer violemment. Il ne cria pas car il vit que Manu aussi était appréhendé comme lui-même. Un inspecteur de sécurité, un nègre immense - mais plutôt café au lait - tenait nos deux complices solidement empoignés et leur dit d'un air qui se voulait doux:

- Alors, on paye plus ? ... Suivez-moi tous les deux, et surtout, pas d'histoires ! ... Par ici ! Les tenant fermement par la nuque, il les entraîna vers une pièce, au fond du magasin. C'était le bureau du directeur. La porte se referma sur eux et un vieil employé à lunettes se mit à fouiller vivement leurs poches pendant qu'ils avaient les bras levés comme lors d'un hold-up. Bébert, les poings fermés, tenait encore dans celui de gauche le dernier objet du larcin, ce petit Balthazar que Manu lui avait refilé. Il ne savait trop qu'en faire quand le directeur leur intima: - Baissez vos bras ! ... Vos noms, prénoms, âge, domicile ! Vous avez des papiers ? Des papiers, à leur âge, cela n'était pas possible. Seul Manu exhiba une sorte de feuille chiffonnée où son nom apparaissait presque illisible, une autorisation d'accès comme Minime au stade Follana-Font de Saint-Eugène.

- Bon ! reprit le directeur d'un air sévère. Je vais prévenir la police qui va vous embarquer, et une plainte sera déposée contre vos parents. C'en était trop pour Bébert, qui avait réussi à loger son Roi Mage au chaud dans la poche de son vieux blouson. Comme il contemplait ces petites figurines babioles, friandises et objets du délit étalées sur le bureau, ses lèvres se mirent à trembler, sa vue se brouilla et il éclata en pleurs.

- J'suis pas un voleur, M'sieur ! C'est pas que je voulais faire une crèche pour mon petit frère... "Pasque" mon père il a la bronchite et qu'y peut pas travailler maçon... Alors il a dit que y'aurait pas de Noël cette année... Beuh, beuh... Il pleurait à chaudes larmes et, pendant qu'il essuyait d'un revers de manche ses yeux inondés, il réalisait qu'il était réellement devenu un bandit. Bien sûr, Manu, lui, était orphelin de père; sa mère, émaciée

et usée par le travail se contenterait de l'admonester, sans plus. Mais son père à lui, Albert, était sévère à l'extrême: le petit ressentait déjà la brûlure des coups de cravache qu'il allait recevoir en guise de correction. Ses pleurs redoublèrent ainsi que ses braillements, au point que le directeur, craignant que la clientèle du magasin s'interrogeât sur la raison de ces cris et imaginât certaines choses, s'adressa à voix basse à l'oreille de l'homme noir. Celui-ci prit un air entendu et lança sévèrement aux deux gamins:

- Ca suffit maintenant ! Nous allons donner tous vos renseignements à la police... Allez, ouste ! ... Dehors ! Comme par magie, au fond du bureau une porte s'ouvrit sur la rue et nos deux copains y furent vidés comme des malpropres. Manu qui depuis le début n'avait pas desserré les dents, sermonna Bébert:

- Arrête de pleurer, tu vois bien que j'ai pas pleuré, moi !

Mais Bébert anéanti, continua à geindre, accroupi sur le trottoir. Manu allait relever le gamin quand il entendit la voix forte de l'homme noir qui tonnait:

- Hep, là-bas vous deux ! Attendez ! ...

Bébert, bloquant ses pleurs, se releva d'un bond et allait s'enfuir quand l'homme, se rapprochant, lui tendit une bourse de papier portant la marque du magasin et lui dit, presque avec douceur:

- Attends, petit, tiens, prends ! ... Comme ça tu pourras la faire, ta crèche... et on a ajouté un paquet de bonbons parce que c'est Noël.

Les gamins étaient stupéfaits, n'en croyant ni leurs yeux ni leurs oreilles. Manu la bouche ouverte, semblait pétrifié. La pochette contenait tous les articles dérobés une demi-heure plus tôt, ainsi qu'un gros paquet de bonbons et de papillotes. Bébert la prit, pendant que, d'un geste machinal et lent, il tendait à l'homme éberlué, ce petit Roi Mage, ce Balthazar qu'il avait dissimulé lors de la fouille à corps.

Le noir, interloqué, marqua une hésitation puis, avec un trémolo dans la voix, annonça:

- Garde-le, petit... Garde-le bien. Comme ça, tu te souviendras de moi: le "Négro du Prisunic"...

Et il repartit prestement vers le bureau.

Bébert restait figé, la main tendue ouverte découvrant son petit sujet. Alors il resserra ses doigts, hocha la tête et, au bord des larmes, articula d'une voix lente:

- C'est pas le Négro du Prisunic !... C est le Roi Mage de la crèche... »

Ce fut, pour Bébert, son Noël d'Oran inoubliable de 1942. Quinze ans plus tard, la gorge serrée, il me le raconta au cours d'une nuit où ma section des U.T. gardait la rotonde des Chemins de Fer, un certain 24 décembre 1957.

Clément LOPEZ